

Les invariants de l'histoire et de l'ethnologie

Fernand Vanlangenhove

Citer ce document / Cite this document :

Vanlangenhove Fernand. Les invariants de l'histoire et de l'ethnologie. In: Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, tome 63, 1977. pp. 423-440;

doi : <https://doi.org/10.3406/barb.1977.55318>

https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_1977_num_63_1_55318

Fichier pdf généré le 03/06/2020

COMMUNICATION

Les invariants de l'histoire et de l'ethnologie

par FERNAND VANLANGENHOVE
Membre de la Classe

La notion d'« invariant » est récemment réapparue en histoire. M. Paul Veyne lui a donné une position centrale dans sa leçon inaugurale au Collège de France, publiée en février 1977 ⁽¹⁾.

Venue des mathématiques, elle était passée dans les sciences physiques et spécialement la chimie ⁽²⁾. La dégager était déjà le but d'Auguste Comte ⁽³⁾.

Il y a une cinquantaine d'années, notre ancien confrère Georges Smets en avait fait une notion fondamentale de l'histoire. Sous une autre appellation qui opposait des « constantes » aux « variables », il y consacrait en 1926 un important article dans la Revue de l'Institut de Sociologie. L'interprétation des informations orales ou écrites exige, disait-il, une série d'opérations de l'esprit qui implique des connaissances étendues relatives notamment à la vie de l'homme social. L'historien apporte du dehors une infinité de choses que les sources mêmes ne peuvent lui fournir et qui ne sont pas historiques car elles sont issues du contact avec le présent ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ P. VEYNE, *L'inventaire des différences*. Leçon inaugurale au Collège de France, 1977.

⁽²⁾ *Recueil de textes sociologiques d'Émile Waxweiler*, Académie de Belgique, Oswald cité par Waxweiler, p. 373.

⁽³⁾ P. DE BIE, *La sociologie d'Émile Waxweiler*, Académie royale de Belgique, 1974, p. 311.

⁽⁴⁾ G. SMETS, Histoire et sociologie, *Revue Institut de Sociologie*, t. II, 1926, p. 513. M. Arnould a rappelé cette étude dans sa lecture à la Classe des Lettres, Histoire ou Science historique, *Bulletin de la Classe des Lettres*, 1975, 5, p. 216.

En 1930, Smets était revenu sur la question. Au début de sa carrière, il était comme M. Paul Veyne, un historien de l'antiquité. Il s'orientait à présent vers l'ethnologie. Devenu recteur de l'Université de Bruxelles, il intitulait son discours à la séance solennelle de rentrée le 14 octobre 1930, « Histoire et Ethnologie ». Il unissait ces deux disciplines, englobant la seconde dans la première. Il était ainsi amené à préciser ce qu'il écrivait en 1926 : « Si l'ethnologic est une histoire, disait-il, il y a dans la matière que l'historien étudie, deux éléments, des variables et des constantes ; j'entends des rapports qui ne s'établissent qu'en un moment déterminé du passé pour disparaître plus tard, et d'autres qui subsistent, semblables à eux-mêmes, à travers toutes les époques. L'histoire serait sans intérêt s'il n'y avait pas de variables. Mais s'il n'y avait pas de constantes, elle serait incompréhensible. C'est une analyse du raisonnement des historiens qui nous le montre » (1).

Comme il l'avait fait déjà en 1926, il se référait à l'« Introduction aux études historiques » de Langlois et Seignobos. « En histoire, écrivaient ceux-ci, on ne voit rien de réel que du papier écrit, quelquefois des manuscrits ou des produits de fabrication (2). » Notre confrère Paul Ricoeur cite dans le même sens Marc Bloch dans son « Apologie pour l'histoire », « reprenant le mot de Simiand, qui appelait l'histoire une « connaissance par traces » ; il montre que cette apparente servitude de l'historien de n'être jamais devant son objet passé, mais devant sa trace ne disqualifie nullement l'histoire en tant que science » (3). Cette constatation, Smets l'avait faite naguère : « les « sources » ne sont que des traces laissées par les événements et que nous recueillons par l'observation directe, mais ajoutait-il, nous ne reconstituons les événements que, grâce à certaines vérités que ces sources seraient impuissantes à nous révéler » (4).

(1) G. SMETS, *Ethnologie et sociologie*. Discours prononcé à la Séance solennelle de rentrée du 14 octobre 1930. Bruxelles, édit. de l'Université, 1930, p. 25.

(2) Ch. LANGLOIS et Cl. SEIGNOBOS, *Introduction aux Sciences historiques*, 5^e édit., p. 185.

(3) P. RICŒUR, *Histoire et vérité*, 1964, p. 25.

(4) SMETS, *l.c.*, 1930, p. 26.

« Si l'humanité de jadis n'était pas semblable à l'humanité actuelle, disaient Langlois et Seignobos, nous ne comprendrions rien aux documents (1). » « Semblable ne signifie pas identique. Nous entendons ce mot, précisait Smets, en ce sens qu'il faut qu'il y ait entre l'humanité de jadis et l'humanité actuelle, beaucoup de traits communs, faute de quoi la méthode historique n'aurait pas d'assiette (2). » Ces traits communs correspondent bien à ce qu'il appelle « constantes » et à quoi s'apparente ce que M. Paul Veyne dénomme « invariants ». À ceux-ci comme à ceux-là s'opposent des « variables ».

Smets les retrouve en ethnologie. « De même que l'histoire, dit-il, elle suppose des variables et des constantes. On n'échappe pas à la nécessité d'admettre entre des sociétés, de quelque niveau que ce soit, des éléments d'identité qui s'accordent fort bien avec l'extraordinaire diversité dont les institutions humaines nous donnent le spectacle (3). »

Smets ne s'en tient pas là. « Si l'on fait un dernier pas, dit-il en 1930, on découvrira peut-être que ce qui est vrai de l'ethnologie l'est aussi des autres sciences sociales. Toutes, sauf celles qui se prétendent normatives, se constituent par une étroite union d'un ensemble de connaissances d'ordre général sur les hommes et leurs rapports entre eux et d'une information sur les conditions particulières dans lesquelles se sont produits certains phénomènes singuliers, c'est-à-dire d'une sociologie et d'une histoire — et cette histoire ne peut être fécondée que par cette sociologie (4). »

Car Smets, historien devenu ethnologue, était aussi, de longue date, sociologue. À côté de nos anciens confrères, Wodon et Dupréel, il faisait partie, sous la direction de Waxweiler, du groupe d'études sociologiques de cet Institut de Sociologie dont, en 1930, il était devenu à son tour le directeur.

Les historiens doivent se garder de confondre constantes et variables. « Dans la majorité des cas, dit Smets, ils se sont contentés de ce que peut fournir le sens commun » ; il est vrai, ajoute-t-il, qu'« ils ont fréquemment enrichi ou assoupli les don-

(1) LANGLOIS et SEIGNOBOS, *l.c.*, p. 189.

(2) SMETS, *l.c.*, 1930, p. 26.

(3) *Ibid.*, p. 27.

(4) *Ibid.*, p. 28.

nées du sens commun par l'apport de leur science personnelle » (1).

M. Paul Veyne faisait remarquer à ce propos, en 1971, qu'« il est difficile de cerner en concepts la diversité du concret. L'historien n'a directement accès qu'à une proportion infime de ce concret, celle que lui livrent les documents dont il peut disposer ; pour tout le reste, il lui faut boucher les trous. Ce remplissage se fait consciemment pour une très faible part, qui est la part des théories et des hypothèses ; pour une part immensément plus grande, il se fait inconsciemment parce qu'il va de soi (ce qui ne veut pas dire qu'il soit assuré) » (2).

Pour le sociologue qu'était Smets, « ces notions empiriques que le sens commun possède sur la société peuvent devenir objet de science. L'histoire ne pourra que gagner à la substitution de la science au sens commun, c'est-à-dire — car le moment est venu d'appeler les choses par leur nom — au progrès de la sociologie » (3). On peut en déduire, semble-t-il, que le recours à celle-ci s'indiquerait particulièrement à l'égard des « théories et hypothèses » que l'historien élabore pour remplir les trous de ses sources.

Comme Smets l'avait fait en 1926, M. Paul Veyne en 1976, se tourne lui aussi vers la sociologie. « Comme maintes autres sciences, écrit-il, l'histoire informe ses matériaux en recourant à une autre science, la sociologie (4). »

En 1912 déjà, Waxweiler cherchait à convaincre les historiens à faire de l'histoire en sociologues (5). Cette conviction, M. Veyne l'ayant acquise, la professe en 1976 au Collège de France. Il y affirme l'existence d'une « histoire sociologique » (6) et qualifie « Sociologie historique », son récent livre « le Pain et le Cirque ».

(1) SMETS, *l.c.*, 1926, p. 516.

(2) VEYNE, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, 1971, p. 176.

(3) SMETS, *l.c.*, 1926, p. 516.

(4) VEYNE, *l.c.*, 1977, p. 8.

(5) *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 65 ; à ce propos, voir aussi ARNOULD, *l.c.*, p. 281.

(6) VEYNE, *l.c.*, 1977, p. 7.

Mais de quelle sociologie s'agit-il ? Il s'était montré sévère à son égard quand, dans un ouvrage depuis répudié (1), il exposait « Comment on écrit l'histoire ».

D'une part, disait-il alors, « la sociologie n'existe pas » (2), bien que d'autre part « les sociologies possibles sont en nombre indéfini ; ce que l'événement a prouvé » (3). S'il l'accepte à présent, ce n'est pas en bloc ; il rejette une partie de ce qui est compris dans son usage courant actuel (4) et n'admet que ce qu'il appelle la « vraie sociologie » (5). Il a de celle-ci une conception large. « J'ai pris ce mot, écrit-il, en un sens très conventionnel : « en hommage à Max Weber, il désigne toutes les sciences humaines, dont l'histoire est comme l'application » (6). »

Comment faire, en recourant à la sociologie, la distinction entre « constantes » et « variables ». Pour Smets, elle se ramène à « la distinction des fonctions et des techniques, c'est-à-dire des fins auxquelles tend l'activité des groupes sociaux d'une part, et des moyens multiples dont elle use pour les atteindre d'autre part » (7).

M. Paul Veyne n'est pas plus précis. Pour lui, « invariants » veut dire « histoire écrite à la lumière des sciences de l'homme » (8). Mais tels qu'il les conçoit ce ne sont pas entièrement des constantes, car ils sont susceptibles de modifications. Il en donne pour exemple, la lutte des classes dans la doctrine marxiste. « Invariant, selon sa conception ne veut pas dire que « l'histoire soit faite d'objets invariables qui ne changeraient jamais, mais seulement qu'on peut prendre sur elle un point de vue qui

(1) R. P. DROIT, Paul Veyne, historien sociologue, *Le Monde*, 11 février 1977, p. 20.

(2) VEYNE, *l.c.*, 1971, p. 326.

(3) *Ibid.*, p. 323. À propos de ce livre, notre confrère M. Raymond Aron citait dans ce sens ce que Max Weber écrivait il y a plus d'un demi-siècle : *Das meiste was unter dem Namen Soziologie getrieben wird ist Schwindel* (Comment l'historien écrit l'épistémologie », *Annales*, 26^e année, n° 6, novembre-décembre 1971, p. 1351).

(4) VEYNE, *l.c.*, 1977, p. 27.

(5) *Ibid.*, p. 46.

(6) *Ibid.*, pp. 23-24 ; pour l'origine de l'expression *Sciences humaines*, voir ARNOULD, *l.c.*, p. 220.

(7) SMETS, *l.c.*, 1926, pp. 517-518.

(8) VEYNE, 1977, pp. 23-24.

demeure invariable comme la vérité, un point de vue scientifique, qui échappe aux ignorants et aux illusions de chaque époque et qui soit transhistorique. En un mot, déterminer des invariants, c'est déterminer les véritables réalités et les véritables mécanismes de l'évolution historique... L'invariant explique ses propres modifications historiques à partir de sa complexité interne; à partir de cette même complexité, il explique aussi sa propre éventuelle disparition: la dialectique des rapports et des luttes de classes comporte l'explication de leur disparition et de l'avènement d'une société sans classes (1). » Les sciences humaines, dit aussi M. Veyne, « n'établissent pas des formules, des modèles formels; elles ont pour invariants des types, des architectures de concepts » (2), « des types caractérogiques » (3). « Il leur faut aller très loin, écrivait-il déjà en 1971, avant de découvrir un invariant (4). » « L'explication historique et aussi bien sociologique (c'est la même) consiste à rapporter un événement à un modèle transhistorique qu'on individualise en jouant sur les variables » (5).

On peut se demander si une notion aussi imprécise est susceptible de faciliter aux historiens la recherche des invariants. La distinction faite par Smets entre fonctions et techniques, fins et moyens, leur ouvre, semble-t-il, une voie plus clairement tracée.

* * *

Cette voie indiquée par Smets n'est pas restée inexplorée. Bon nombre d'auteurs s'y sont engagés. C'est ce qu'a fait en particulier, sous le nom de sociologie fonctionnelle, le professeur Henry Frost, chef du Département de Sociologie de l'Université d'Utah aux États-Unis, dont l'étude fut publiée en 1960 dans la collection des mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie (6)

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, p. 30.

(3) *Ibid.*, p. 44.

(4) VEYNE, *l.c.*, 1971, p. 302.

(5) VEYNE, *l.c.*, 1977, p. 35.

(6) H. FROST, *The functional sociology of Emile Waxweiler and the Institut de Sociologie Solvay*, Académie royale de Belgique, 1960.

Depuis l'époque où Waxweiler était devenu l'un des principaux représentants de cette sociologie, la notion de fonction avait acquis une grande extension, mais en se généralisant, elle avait reçu des significations dont la diversité n'allait pas sans confusion (1). Frost reprenait la définition de Waxweiler suivant laquelle le point de vue fonctionnel « conduit à voir les phénomènes de la vie sociale, non sous un aspect formel, externe, descriptif, mais sous leur aspect génétique, interne, explicatif. En partant d'un tel point de vue, disait-il, on dégage moins les traits distinctifs des choses, que le mécanisme par lequel elles deviennent ce qu'elles sont » (2).

C'est de ce point de vue qu'apparaissaient les « constantes » et qu'il devenait possible d'en préciser les principales manifestations.

« Partout où l'on observe des hommes, on constate qu'ils exercent les uns sur les autres des influences diverses. Les individus tendent à se mettre à l'unisson psychique, les suggestionneurs entraînent les suggestionnables ; les pareils s'agrègent ; la compensation des états affectifs et des états intellectuels, des désirs et des besoins fait naître des liens variés. On peut dire que toutes ces actions et réactions tendent à établir l'équilibre des individus en présence. Elles se réalisent à des degrés divers, et sont assujetties à des conditions variables tenant aux individus, comme au milieu ; mais de toute façon, elles sont inscrites dans la structure même des hommes ; elles constituent des attributs caractéristiques de l'espèce (3). » Ce sont donc des « constantes » d'où dérivent des « variables ». « La conformité dans les mœurs comme dans les croyances et les jugements » (4) en procède.

Certaines constantes correspondent à des besoins individuels tels que besoin d'anticipation, de spéculation, d'explication, d'ostentation (5) ; d'autres ont un caractère collectif, telles que la

(1) Cf. F. VANLANGENHOVE, La sociologie fonctionnelle d'Émile Waxweiler, *Revue de Sociologie Solvay*, 1960, n° 4, p. 691.

(2) *Recueil Waxweiler, l.c.*, pp. 53-54 ; cf. DE BIE, *l.c.*, p. 178.

(3) *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 55.

(4) *Ibid.*, p. 64.

(5) FROST, *l.c.*, p. 154.

tendance spontanée et incoercible à l'agrégation sociale ⁽¹⁾, les influences que, réunis, les hommes exercent les uns sur les autres et dont il vient d'être question, la céphalisation ou émergence de chefs (leaders), qui intervient en histoire dans le rôle des personnalités analysé par le chanoine Aubert ⁽²⁾, la continuité des générations ⁽³⁾, les communications interindividuelles, les relations entre les groupes, les consciences sociales ⁽⁴⁾, les influences sociales résultant de la contagion, de l'imitation, de la compétition ⁽⁵⁾.

Des constantes sont propres aux groupements qui perdurent. « Chez les hommes, comme chez tous les êtres, un acte répété tend à devenir une habitude, mais en outre, chez les hommes vivant ensemble, une habitude commune tend à devenir un usage, un usage tend à devenir une règle, une règle tend à devenir une institution ⁽⁶⁾. » Les conditions auxquelles l'individu est ainsi amené à assujettir ses manières d'être et d'agir, « se présentent à lui comme de véritables impératifs sociaux » ⁽⁷⁾. Ceux-ci sont l'œuvre, dans le groupe, d'une minorité excogitatrice capable de les leur faire adopter ⁽⁸⁾.

Le travail de l'esprit révèle d'autres constantes. Les hommes, exerçant leur pouvoir d'abstraction, « pensent à propos des impératifs sociaux comme à propos des choses de la nature. Or le propre de l'abstraction, dans quelque domaine qu'elle s'exerce, est de construire des ensembles, des systèmes logiques » ⁽⁹⁾. Ainsi des liens se créent entre certains usages, certaines règles, certai-

⁽¹⁾ DE BIE, *l.c.*, p. 323.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 148. La part respective des personnalités et des sources profondes en histoire. *Bulletin Classe des Lettres*, 1977-5, pp. 154 et sv.

⁽³⁾ *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 429.

⁽⁴⁾ DE BIE, *l.c.*, p. 154.

⁽⁵⁾ FROST, *l.c.*, pp. 120 et 122. Des constantes peuvent avoir de même un caractère mixte; ainsi la valeur attribuée à la vie humaine considérée déjà comme bien suprême dans des dédicaces gravées au dos des statues de la fin du III^e millénaire, que mentionne notre éminent confrère André Parrot (L'homme de l'antiquité et le problème de la vie, *Revue des Deux Mondes*, décembre 1971, pp. 541 et 547).

⁽⁶⁾ *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 55.

⁽⁷⁾ *Ibid.*

⁽⁸⁾ *Ibid.*, p. 56.

⁽⁹⁾ *Ibid.*

nes institutions ; des systèmes d'usages, des systèmes de règles, des systèmes d'institutions se forment (1). Les hommes tendent en même temps à rendre leurs idées cohérentes. C'est à quoi répondent les théories qu'ils élaborent, et qui acquièrent une importance primordiale dans le domaine de la science (2).

Les matériaux de ces constructions mentales, qu'elles soient frustes ou élaborées, sont fournis par un environnement comprenant à la fois les phénomènes naturels et les relations interindividuelles. À cet égard aussi une constante apparaît : la nécessité qui s'impose à l'homme, comme aux autres êtres vivants, de s'adapter (3). La notion de fonction elle-même y correspond (4). Dans le processus de l'adaptation une distinction s'impose donc entre la part du milieu et celle des constructions mentales, dont les institutions sociales et leurs systèmes sont le produit. M. de Bie en donne cet exemple schématique dans son livre sur la sociologie de Waxweiler : « Si l'on envisage le droit de propriété, il y a d'abord une adaptation de l'être à son milieu ; cette adaptation fondamentale est organisée par la pensée humaine ; un ensemble de dispositions naît. Elles sont inspirées par « le besoin primaire de l'ordre à faire régner entre les individus pour que la vie en groupe puisse se continuer ». « Le droit est une fonction sociale. L'objet d'une sociologie juridique est de nous en rendre compte et d'expliquer le mécanisme de cette fonction » (5), de « nous la montrer aux prises avec les complexités du milieu et avec les exigences de l'esprit humain, avec les fluctuations des idées régnantes, nous expliquer ses conflits avec les autres systèmes d'impératifs sociaux élaborés par excogitation tels que les religions, les doctrines morales, les techniques, etc. ». Elle doit aussi « montrer que cette fonction organisatrice de l'ordre reste à travers ses modalités diverses, toujours identique à elle-même, ... déterminée dans ses manifestations et ses limites, comme un fleuve est déterminé dans son cours » (6). Ce sont les termes mêmes de Waxweiler.

(1) *Ibid.*

(2) F. VANLANGENHOVE, pp. 69 à 76.

(3) *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 57.

(4) DE BIE, *l.c.*, p. 214.

(5) *Ibid.*, p. 213.

(6) *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 526.

L'activité cérébrale productrice de constructions mentales est elle-même une constante. Elle s'exerce en effet quelles que soient les circonstances de temps et de lieu, dans les sociétés primitives comme dans les sociétés civilisées. Les normes qui en sont le produit peuvent être d'une grande complexité, même dans les populations dont les techniques sont frustes, comme le montrent les règles matrimoniales des tribus aborigènes. Mais c'est dans nos sociétés, sous l'effet de toutes les variables qui y interviennent, que cette complexité atteint un degré qui oblige notre esprit logique de s'efforcer de la dominer et d'y mettre de l'ordre. Nos catégories, morale, droit, religion, politique, économie, science..., y pourvoient en opérant de larges abstractions qu'il incombe aux sociologistes de ramener aux réalités qu'elles recouvrent.

Ainsi faisait Wodon pour un concept dont les historiens ont grand usage, celui de l'État. Analysant les notions concrètes qu'il incorpore, il écrivait : L'État est « une organisation plus ou moins complexe, un agencement d'activités humaines systématiquement ordonnées dans des buts définis et astreintes à se conformer aux règles adéquates à la réalisation de ces buts... L'État n'est donc qu'une manière de parler... Cette organisation n'est pas quelque chose de superposé aux éléments qu'elle comporte : c'est l'ensemble de ces éléments, rien de plus, rien de moins » (1).

Si grande que soit cette complexité des constructions mentales, elle n'est pourtant qu'un aspect de celle qui résulte, dans nos sociétés, de l'ensemble des normes qui les régissent en un réseau de voies potentielles de pensée et de comportement, qui s'enchevêtrent, se combinent, divergent, se contredisent, se transforment, dont certaines momentanément dominent tandis que d'autres s'effacent.

En regard de semblable complexité, « le point de vue fonctionnel met en relief, suivant la définition qu'en donne M. de Bie, la pérennité de certains éléments de la vie collective. Il fait apparaître des constantes sous une grande variété de modalités ; il montre au sein des collectivités les plus diverses l'existence de données générales et permanentes » (2).

(1) L. WODON, Les traits généraux de la vie sociale et le mécanisme des institutions, *Revue Institut de Sociologie*, 1930-4, p. 663.

(2) DE BIE, *l.c.*, p. 215. Cf. *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 66.

Ce sont là ces vérités « que nous tenons pour valables en tout temps », dont parlait Smets en 1930 ⁽¹⁾. Une expérience séculaire en a fait des vérités de sens commun sur lesquelles les historiens, à qui elles sont familières, s'appuient consciemment ou non. L'intérêt qu'elles offrent, si banales qu'elles puissent paraître, dépend de la mesure où les fonctions sociales auxquelles elles répondent guident l'explication des situations et des événements du passé. Tel est le sens dans lequel l'étude de Henry Frost poursuivait son exploration.

En dépit de l'origine mathématique du terme qui les désigne, ces constantes ne sont pas des données précises et mesurables d'où des lois scientifiques puissent être déduites. Elles ne sont pas plus que des tendances propres aux êtres humains et dénommées comme telles. Les ayant identifiées, c'est « au mécanisme par lequel les choses deviennent ce qu'elles sont » ⁽²⁾, plutôt qu'à leurs causes ⁽³⁾ que se consacre leur étude.

* * *

La plupart des contributions aux « Archives sociologiques que Frost a analysées ont pour principal objet de faire apparaître l'action de ces constantes dans les domaines les plus variés des sciences sociales. L'une d'elles, qui concerne le livre célèbre de Franz Cumont sur l'Astrologie et la religion chez les Grecs et les Romains, est particulièrement significative et peut être prise en exemple.

Les connaissances astronomiques acquises en Chaldée depuis une haute antiquité avaient amené une situation que cet éminent historien trouvait inexplicable. Comment et pourquoi, demandait-il, une alliance qui, à première vue, paraît monstrueuse, a-t-elle pu être formée entre les mathématiques et la superstition...? Comment l'absurde doctrine de l'Astrologie a-t-elle pu surgir, se développer, se répandre et s'imposer aux esprits supérieurs pendant des siècles? » ⁽⁴⁾. Un autre historien, Bouché-

⁽¹⁾ SMETS, *l.c.*, 1930, p. 26.

⁽²⁾ *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 54.

⁽³⁾ Sur la causalité en histoire, voir P. VEYNE, 1971, *l.c.*, pp. 176 et sv.

⁽⁴⁾ *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 311.

Leclercq, demandait de même comment « débrouiller cette étrange association, unique dans l'histoire de la pensée humaine, de raisonnements à forme mathématique et de foi masquée » (1).

À cette question, Waxweiler avait cherché une réponse dans les constantes qui déterminent l'élaboration de doctrines formant ce que l'on nomme aujourd'hui, Science, Magie ou Religion.

Première constante: le besoin d'explication. « L'homme tel qu'on le connaît est harcelé par le besoin de penser; il s'interroge et interroge les autres au sujet des réalités qui l'entourent (2). » Ce besoin se manifeste à tous les degrés de la civilisation. Dans les populations primitives, suivant les témoignages des ethnologues, on se demande et quelques-uns expliquent pourquoi les poissons restent dans l'eau, pourquoi le soleil chauffe..., le pourquoi de tout ce dont l'esprit demande une explication. Parmi les constructions mentales ainsi suscitées, certaines sont adoptées par la collectivité. Si, sur semblable base, dans les sociétés primitives, la « Science » ne parvient cependant pas à se constituer, c'est qu'aucune explication n'étant confiée à des archives écrites, l'esprit ne peut en embrasser l'ensemble; elles restent incohérentes et anecdotiques; elles se répètent identiques à elles-mêmes à travers les générations (3). La variable qui intervient ici dans l'élaboration de doctrines scientifiques est la connaissance de l'écriture et la constitution d'archives, variable avec laquelle, suivant la conception de M. Veyne, il est possible de jouer dans l'explication historique.

C'est à une autre constante mentionnée plus haut que la Magie, elle aussi, peut être ramenée: le besoin d'anticipation.

« L'explication immédiate et lointaine des choses perçues par leur conscience ne suffit pas aux hommes. Dans leurs innombrables activités, ils rencontrent des obstacles inattendus, des surprises désagréables, des accidents tragiques. Puis, que de fois les résultats sont incertains! que de fois l'échéance d'une attente paraît inaccessible ou l'éventualité d'un insuccès intolérable! L'homme pressé par l'action que la vie lui commande, ne peut

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, p. 307.

(3) *Ibid.*

supporter le trouble de son âme ; il ne souffre pas de délais ; pour avoir la paix et la sécurité, il veut escompter l'avenir. Engagé dans cette voie, il mettra son incommensurable crédulité à la merci des combinaisons infinies que des membres les plus avisés de son groupe lui apportent à point nommé pour calmer son angoisse et son impatience... La Magie, remplissant un rôle fondamental existe donc partout où existent des hommes, dans les sociétés primitives comme dans les sociétés civilisées (1). » Parmi celles-ci, les pratiques divinatoires ont perduré tout au cours de l'histoire et persistent toujours. Au-delà de l'ère des astrologues, des devins ou oracles, le besoin d'anticipation est devenu besoin de prévision auquel répondent des institutions nombreuses et variées.

Grâce à la connaissance de l'écriture, des astronomes purent en Chaldée multiplier les observations, les calculs et les mesures ; ils découvrirent ainsi ce qui est périodique dans les phénomènes célestes et acquérir la faculté de prédire leur retour. « Les découvertes scientifiques, écrit Cumont, permettaient de prévoir certains événements avec une certitude absolue sans exemple pour tout autre mode de prophétie ».

Le sociologue en déduit qu'il était socialement inévitable qu'une doctrine scientifique en possession d'une aussi étonnante faculté de prédiction vérifiée par l'expérience, dût être mise au service des autorités et du public. Répondant au besoin d'anticipation, les astronomes « étendirent les présages des choses du ciel à celles de la terre » (2) ; les éclipses s'y prêtaient particulièrement bien. Des pratiques divinatoires établies en rapport avec les phénomènes célestes se développèrent ; les tablettes cunéiformes en fournissent des exemples.

L'astrologie apparaît ainsi, suivant un processus fréquent dans nos civilisations, comme « une doctrine d'application » venue se greffer sur la doctrine pure et jouir de la même autorité que celle-ci. Cette double doctrine astronomique et astrologique, « à peine née elle se trouva à la merci des contingences qui façonnent l'histoire » (5). Avec la « constante » qui est le besoin d'antici-

(1) *Ibid.*, pp. 309-310.

(1) *Ibid.*, p. 317.

(2) *Ibid.*, p. 318.

tion, à nouveau interviennent ici les « variables ». Elles donnèrent au phénomène une formidable ampleur.

La connaissance et la pratique de l'écriture, auxquelles est attribué le déclenchement de ce prodigieux phénomène, permettent aux connaissances, acquises au cours des années, de s'accumuler dans les archives, d'être apprises dans les écoles, d'être répandues par les livres. Pour les retenir et les dominer, la nécessité apparaît, à mesure qu'elles s'amplifient, de les condenser et de les simplifier, de les abstraire dans des formules symboliques, d'en dégager des théories leur donnant une portée générale. L'ensemble de ces élaborations auxquelles la fécondité de l'esprit humain donne une variété sans limite, forme ce que nous appelons la « civilisation ». La connaissance de l'écriture en est un facteur si essentiel qu'elle a permis de baser sur elle une distinction entre les organisations dites « civilisées » et celles qui sont dites « primitives » (1). On ne peut dès lors s'étonner que, pour Waxweiler, son origine et son élaboration fussent devenues un problème historique fondamental.

Ses recherches à leur sujet approchaient de leur terme quand la première guerre mondiale les interrompit ; sa mort accidentelle allait les arrêter définitivement en 1916. Il avait achevé la première rédaction de l'important mémoire qui leur était consacré. Georges Smets en publia en 1929 les premiers chapitres qui semblaient peu susceptibles d'être encore remaniés par l'auteur. Il les considérait comme une belle illustration de la façon dont celui-ci abordait les problèmes sociaux du « point de vue fonctionnel » qui était le sien (2).

Suivant une théorie classique, une phase pictographique aurait été la première phase de l'évolution de toute écriture. Waxweiler la tenait pour erronée ; il y opposait son point de vue fonctionnel qui « retient les influences constantes dont le jeu se renouvelle sans trêve et... écarte les apparences changeantes qui dissimulent l'invariabilité des causes profondes » (3). Pour lui, l'écriture répond, en effet, là où elle existe à des fonctions sociales

(1) *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 57.

(2) *Ibid.*, p. 532.

(3) *Ibid.*, p. 550.

déterminées et même à des fonctions qui sont dominantes dans l'organisation collective (1).

Selon sa définition, « écrire, c'est reproduire par des signes le défilé des idées disciplinées par la phrase... On écrit lorsqu'on est en mesure de fournir pour l'expression des pensées, un arrangement de signes parallèle à celui des phrases ; on écrit lorsqu'on rend une phrase pensée ou parlée par des signes représentant le contenu ou bien le son des mots » (2).

Les circonstances où l'écriture ainsi comprise acquiert une utilité fonctionnelle sont évidemment celles dans lesquelles l'allocution directe ne peut être employée. Elles peuvent être ramenées à trois groupes :

« 1. L'éloignement entre des personnes déterminées est tel que les paroles ne pourraient être entendues. Lorsque l'écriture existe, c'est le cas de la missive.

» 2. La communication s'adresse, non à des personnes déterminées, mais à un public assez étendu et qui peut se renouveler, ce qui donne à la communication un caractère plus ou moins permanent. Lorsque l'écriture existe, c'est le cas de l'affiche ou des annales.

» 3. La communication, qu'aucun obstacle matériel n'empêche de faire verbalement doit demeurer confidentielle pour une catégorie plus ou moins nombreuse de personnes. Lorsque l'écriture existe, c'est le cas de la correspondance chiffrée ou cryptographique (3). »

Dans les circonstances de ce genre, les primitifs ont recours à divers moyens de communication que Waxweiler expose et reproduit ; aucun, en particulier les tracés figuratifs, ne mérite d'être qualifié d'écriture telle qu'il l'a définie.

« Le problème de l'origine de l'écriture, posé en termes nouveaux, constatait Smets, appelait une solution nouvelle. L'écriture devenait tout autre chose qu'un simple perfectionnement,

(1) *Ibid.*, p. 551.

(2) *Ibid.*, pp. 543-544.

(3) *Ibid.*, p. 554.

presque spontané, d'une pictographie généralement répandue. Il fallait établir que les peuples qui l'ont connue, l'ont créée ou adaptée sous l'action de nécessités fonctionnelles propres que les peuples primitifs ne pouvaient nullement avoir connues. Waxweiler, de ce point de vue, étudiait successivement les documents égyptiens, chaldéens et chinois ; il concluait que c'est en Égypte que se sont d'abord trouvées réunies les conditions sans lesquelles l'écriture ne pouvait naître (1). » Cette seconde partie de ses recherches, dont une mort prématurée empêcha la publication, était l'œuvre d'un sociologue pour qui « les institutions des peuples primitifs n'avaient guère de secret » (2). Elle illustre le liens qu'il établissait, comme Smets le fit après lui, entre l'histoire et l'ethnologie.

Ce lien provient d'abord de leur objet fondamental que sont, pour l'historien comme pour l'ethnologue, les hommes dans leurs rapports interindividuels. Dans une lettre qu'il adressait le 20 février 1932 à Pirenne à propos du VII^e volume de l'Histoire de Belgique, Marc Bloch lui écrivait : « Que vous parliez d'individus ou de masses, l'homme apparaît. N'est-il pas la réalité concrète de nos études » (3).

Le lien entre l'histoire et l'ethnologie résulte en outre des « constantes » qui leur sont communes et dont il incombe aux études de sociologie fonctionnelle d'accroître et d'élargir la valeur explicative.

NOTE COMPLÉMENTAIRE

L'échange de vues qui suivit la communication ci-dessus a montré qu'un bref complément précisant davantage son objet et ses limites serait utile.

L'objet principal était de confronter la notion d'« invariants » de M. Paul Veyne avec celle de « constantes » adoptée, une cinquantaine d'années auparavant, par Georges Smets en conformité avec la sociologie de Waxweiler.

(1) SMETS, *Recueil Waxweiler, l.c.*, p. 532.

(2) *Ibid.*

(3) Bryce LYON, *Henri Pirenne, a biographical and intellectual Study*, 1973, p. 364.

Ces « constantes », analysées ultérieurement par le professeur Henry Frost, résultent de l'observation du comportement de l'homme, de ses manières de penser et d'agir. Elles sont tenues pour inhérentes à sa nature. Elles se constatent en effet chez l'enfant comme chez l'adulte, à tous les degrés de civilisation, à toutes les époques de l'histoire. La biologie, l'ethnologie, les branches diverses des sciences sociales ont continué de contribuer à leur connaissance. Un célèbre généticien, Jacques Monod, auquel je me référais en 1973, en a montré l'intérêt ; pour lui, « la stratégie fondamentale de la science est découverte des invariants » (1).

Le terme de « constantes » emprunté comme celui d'« invariants » aux mathématiques, donne l'impression erronée que ce sont des données fixes et précises, alors que, pour Waxweiler, elles ne sont que des tendances qu'il faut définir en établissant dans quelle mesure elles sont des constantes.

En 1926, tout en analysant « le mécanisme de la méthode historique » (2), Smets ne faisait pas expressément état de la philosophie de l'histoire. Le Centre National de recherche de logique en a poursuivi l'étude avec le concours d'historiens, comme notre confrère M. Stengers, de philosophes comme notre confrère M. Perelman (3), tandis qu'un autre confrère philosophe, M. Devaux, faisait de son côté rapport en 1965, à une réunion de l'Institut international de philosophie, sur l'intelligibilité de l'histoire (4). La notion sociologique de « constantes » n'y contredit pas et pourrait sans doute elle-même offrir un sujet de réflexion aux philosophes de l'histoire. Mais ce n'est pas sur ce terrain, qu'en la définissant, Smets se plaçait ; il n'eût guère pu le faire sans y inclure la philosophie des autres branches des sciences sociales : philosophie du droit, de la morale, des religions, de l'économie... Ce n'était pas son propos. Son objectif n'était pas de fournir la clef de tous les problèmes de l'histoire, mais plutôt

(1) J. MONOD, *Le hasard et la nécessité*, 1970, pp. 115-116, cité par F. VANLANGENHOVE, Quelques observations à propos des rapports récents de la biologie avec la sociologie, *Bulletin de la Classe des Lettres*, 1973, 4-5, p. 115.

(2) SMETS, *l.c.*, 1926, p. 518.

(3) Raisonnement et démarche de l'historien, *Rev. Institut de Sociologie*, 1963, 4.

(4) Ph. DEVAUX, *Les modèles de l'expérience*, 1976, pp. 220 et sv.

d'indiquer un point de vue d'où les recherches entreprises pour les résoudre pouvaient être fécondes, sans d'ailleurs être incompatibles avec d'autres méthodes, telle celle des modèles.

Pour Smets, « l'histoire ne peut exister sans une sociologie empirique ou systématique » (1). Dès lors la question qu'il pose aux historiens est de savoir si, pour interpréter les sources dont ils disposent ou pour boucher les trous qu'ils y trouvent, il leur suffit de s'en remettre à la sociologie empirique du sens commun et s'ils n'ont pas intérêt à chercher un guide dans une sociologie « systématique » basée sur la notion de « constantes ».

(1) SMETS, *ibid.*